

Des prix littéraires. Approches marginales

Les lauréats des grands prix littéraires, en particulier ceux du Goncourt, du Femina, de l'Interallié, du Renaudot, du Médicis et du Grand Prix de l'Académie française, sont maintenant connus. Les recherches universitaires sur ces prix sont de plus en plus nombreuses et ont donné lieu à des livres importants. Ce texte voudrait, après le signalement de certains de ces ouvrages, proposer trois approches des prix littéraires plus marginales et toujours en chantier.

Parmi les livres récents sur les prix est parue à l'automne l'enquête de Sylvie Ducas, *La Littérature, à quel(s) prix ? Histoire des prix littéraires*, au Seuil, proposant une réflexion fondée sur l'histoire du livre et des médias et situant les enjeux français spécifiques de ces prix. Gisèle Sapiro avait déjà pu, dans un essai magistral de 1999, *La Guerre des écrivains*, chez Fayard, analyser la façon dont des institutions de la vie littéraire telles que l'Académie Goncourt, dont la seule mission est d'attribuer le prix chaque année, et l'Académie française, qui récompense plusieurs auteurs par an, avaient pu se comporter durant la seconde guerre mondiale. Disséquant les querelles littéraires françaises sous l'Occupation, Sapiro montre comment s'opposent ces académies, et indexe certains conflits littéraires sur des enjeux politiques.

Outre l'importance des prix littéraires au sein du champ, considérant les prix comme des institutions, les recherches se sont également concentrées sur la manière dont l'auteur vit la consécration que devrait lui apporter un prix. Nathalie Heinich a enquêté sur ces lauréats dans *L'Épreuve de la grandeur. Prix littéraires et reconnaissance* (La Découverte, 1999), livre dans lequel elle montre combien cette récompense peut devenir une « épreuve » pour les auteurs, asséchant leur inspiration et provoquant des crises identitaires profondes. C'est que les classements, et donc l'évaluation sous-jacente de ce qui est meilleur, voire le meilleur, poussée par la vague de normativité qui accompagne la violence de l'opération, semble traverser le champ culturel contemporain de manière massive et inévitable. James F. English l'a très bien mis en évidence dans un ouvrage remarquable (couronné comme il se doit par au moins une récompense, celle de « *New York Magazine Best Academic Book of the Year* », en 2005) intitulé *The Economy of Prestige. Prizes, Awards, and the Circulation of Cultural Value*, publié chez Harvard University Press en 2005. Il y démontre combien l'essor de l'importance des prix dans le domaine culturel devient un enjeu économique majeur pour cette industrie. Toute production culturelle semble devoir recevoir son prix, quitte à ce que l'effet de distinction que le prix confère fonctionne négativement.

Un guide des prix littéraires

À côté des grands prix littéraires reconnus, il existe une multitude de petits prix, locaux, thématiques, peu publicisés. Un auteur, Bertrand Labès, s'est donné comme tâche de compiler une liste détaillée de tous les prix et concours littéraires de la francophonie. Tous les quatre ans depuis 1992, il publie un « Guide des prix littéraires », dont l'éditeur a pu varier au fil des années (Le Cherche Midi, L'express Editions, Le Rocher). Ce guide, qui s'adresse tant aux professionnels du monde des lettres qu'aux simples curieux, ravira l'écrivain désireux de gagner un taureau de pure race limousine (comme le propose le grand prix littéraire de la Corne d'Or limousine) ou, pour rappeler un certain proverbe qui les associe, un œuf (récompense du prix de littérature fantastique ou de science-fiction Cosmos 2000).

Le guide propose ainsi un index des récompenses, ne cachant pas son aspect pratique pour le jeune auteur ambitieux. Les prix monétaires sont évidemment les plus nombreux, classés par ordre décroissant de la prime. Suivent les bijoux, les bouteilles de vin, les coupes, médailles, diplômes, trophées variés et autres récompenses plus ou moins honorifiques. Enfin viennent les voyages avant, pour clôturer la liste, les récompenses diverses, généralement en rapport avec les plaisirs de la table ou avec la diffusion de l'œuvre (adaptation radiophonique, lecture publique de la pièce, mise en musique du texte, montage de la pièce, confection d'un livre relié, etc.).

Si ce premier index permet de cibler son prix, d'autres n'en sont pas moins utiles : l'index générique aiguillera les amateurs de récits dialectaux ou d'humour noir vers leur péché mignon et l'index géographique (présent par exemple dans l'édition de 1996) évitera les déplacements trop longs lors de la cérémonie de remise. Ce dernier index permet également d'apprendre qu'en 1996, il se distribuait cinquante prix littéraires en Belgique francophone, répartis entre différentes villes, dont Bruxelles (36 prix), Chimay (un prix), La Louvière (cinq prix) et Mons (quatre prix). Le guide de 1992 n'en répertoriait pour la Belgique que vingt-et-un. C'est que globalement, comme le pointait James F. English dans un constat plus large sur la culture en général, le total des prix par an ne fait que croître : de 1142 prix littéraires francophones en 1992, on a dépassé les 2100 en 2008. Le ratio prix/écrivains pourrait être en passe de basculer...

Un outil pour la recherche

Le dernier index du guide Labès — celui des jurés — offre un intérêt particulier pour le chercheur. Il est en effet possible voire habituel pour un juré de participer à différents jurys. Lieu de sociabilité par excellence, qui se pare des oripeaux de la convivialité — on pense aux déjeuners du jury Goncourt chez Drouant —, un jury de prix peut être conçu comme un lieu de relations interpersonnelles. Chaque jury peut se retrouver arrimé à un autre par un juré faisant le « pont » entre les deux. Se dessine alors, chaque année et à travers l'index des jurés des prix recensés par Labès, la « carte » des relations des jurés littéraires francophones fondées sur l'appartenance commune à un jury de prix littéraire.

en puissance de jurés : des petits prix vers les gros prix, certains s'affirment un peu plus à chaque édition du guide comme des pièces décisionnelles importantes dans ce grand jeu de la valeur littéraire. Citons comme exemple de progression Didier Decoin, que Hamon et Rotman¹ considéraient déjà en 1981 comme un futur juré Goncourt. Ou encore, plus explosif, le cas de Frédéric Beigbeder, créateur du Prix de Flore, qui a pu affirmer lui-même être François Nourrison², allusion à François Nourissier. Ce dernier, juré de nombreux prix, eut notamment une forte influence au sein de l'Académie Goncourt durant 30 ans avant de se retirer en 2008.

Comment devient-on juré d'un grand prix ? Dans quelle mesure le capital social peut-il éclairer la trajectoire des consacrant, avant comme après leur cooptation au sein d'un jury ? C'est qu'élire un juré, c'est se choisir un collègue avec lequel il faudra régulièrement discuter du choix des lauréats, sur la base de négociations directes entre pairs. De plus, les jurés étant la plupart du temps élus à vie, ce collègue pourra être un interlocuteur pendant de longues années. Ainsi, en 1992, huit des dix membres du Goncourt sont élus depuis plus de quinze ans. En 2008, six d'entre eux se côtoyaient depuis plus de 25 ans sur ce même jury. Il faut insister sur le fait qu'il y a cinq réunions officielles par année pour le Femina et un repas tous les mois pour le Goncourt. En ajoutant aux réunions statutaires, institutionnelles et multilatérales, les multiples rencontres informelles, « en petit comité » comme dirait M^{me} Verdurin, on voit aisément l'importance des sociabilités créées par la participation à un jury.

Pour illustrer notre propos, citons une interview de Michel Tournier accordée à *l'Humanité* en 1993 :

Vous venez par plaisir à ces repas mensuels des Goncourt ?

Le métier d'écrivain est un métier de solitaire. Je mets cinq ans à écrire un livre. Cinq ans sur le même manuscrit, à la campagne, tout seul, c'est long. C'est dur. Alors, on aime retrouver des amis, des copains. Autrefois, il y avait des cafés littéraires. Je crois que ça n'existe plus beaucoup. Alors reste l'Académie française. Je n'en serai jamais. Et puis l'Académie Goncourt. Là, ce sont des copains, au sens propre du mot : co-pain, avec qui l'on mange son pain.

Vous vous y sentez bien ?

Oui, c'est très familier. Ce qui implique des disputes violentes, des portes qui claquent, des démissions.³

En somme, la cooptation propre aux jurys est créatrice d'une sociabilité institutionnelle, d'une micro-société formelle, permanente, aux frontières fortement tracées, dont le seul fonctionnement est basé sur la négociation entre quasi-égaux (le président ayant parfois un double vote en cas d'égalité) : La contrainte unique est que chaque année, il faut arriver à choisir, collectivement, un ou des lauréats.

Structurellement, la fonction des jurys au sein du champ littéraire peut être comparée à un CA (comité d'administration) pour les entreprises privées : le jury est un CA qui « gère » un capital symbolique collectif, celui du prix, dont la valeur globale est liée au palmarès, aux capitaux symboliques individuels des jurés, et à la place dans le système général des prix et de la réception. Cette analogie entre CA et jurés de prix pourrait être poussée plus loin, via les études d'*interlocking directories*, c'est-à-dire les CA d'entreprises qui partagent des membres. Cette idée rejoint l'ambition d'étudier les réseaux de jurés.

¹ HAMON, H., et ROTMAN, P., *Les Intellocrates*, Paris, Ramsay, 1981, p. 149-170.

² Voir DURAND, A.-Ph. (dir.), *Beigbeder et ses doubles*, Amsterdam – New York, Éditions Rodopi, 2008, p. 37.

³ TOURNIER, M., Interview dans *L'Humanité*, 8 avril 1993. Disponible à l'adresse <http://www.humanite.fr/node/252976>.

Enfin, une autre piste d'analyse serait à privilégier : de nombreuses zones d'ombre persistent en ce qui a trait aux spécificités nationales ou linguistiques des jurys, tant dans la cooptation des pairs que dans le choix des lauréats ou dans le fonctionnement même des prix littéraires. Ainsi, les jurés sont généralement élus à vie dans le champ littéraire français, au contraire du champ québécois, où les jurys varient d'année en année, selon le modèle anglo-saxon. Par ailleurs, on peut noter que les écrivains issus de la périphérie ne sont généralement pas cooptés sur des jurys français si ces derniers n'ont pas un mandat spécifiquement « francophone ». Frontières nationales et frontières linguistiques seraient à interroger au sein de ce vaste réseau.

Des discours journalistiques saisonniers

Cette première approche marginale des prix littéraires pourrait être complétée par deux autres, fondées alors sur l'analyse de discours. On a signalé que Sylvie Ducas, notamment, avait insisté sur le développement du discours médiatique sur les prix littéraires, en interrogeant le rôle social de l'auteur dans la sphère publique par sa médiatisation. Néanmoins, il reste un vaste travail de lecture sérielle et quantitative de ces discours médiatiques sur les prix littéraires, à partir du corpus formé par les articles de la presse francophone abordant les prix littéraires ces trente dernières années. Après une première recherche sommaire sur une série de mots-clés simples (type « prix littéraires »), on s'aperçoit qu'un quotidien comme *Le Monde* a publié de 1992 à 2008 plus de 1020 articles concernant les prix littéraires. Pour *Le Soir*, de 2000 à 2008, le total approche les 280 articles. Comment traiter et rendre compte de ces centaines (voire milliers) d'articles si l'on veut traverser les grands périodiques et magazines francophones contemporains s'attachant à évoquer la vie littéraire ? Le corpus appelle de lui-même une analyse qualitative et quantitative assistée par ordinateur. Pour dépasser les intuitions classiques mettant en avant un discours d'encensement des choix des jurys ou de dénonciation des ententes entre éditeurs, une recherche sur le sujet devrait s'attacher à une étude thématique, rhétorique et argumentative de ce vaste corpus, afin de fonder ses conclusions sur un matériau solide et étayé.

Pour ce faire, les outils informatiques existent et les journaux permettent maintenant un accès numérique à leurs archives : ce type de recherches, encore utopique il y a vingt ans, semble à l'heure actuelle possibles, voire importantes et nécessaires. C'est que les clichés et stéréotypes sur les prix sont nombreux et vont jusqu'à fonder un *topos* journalistique et littéraire très commun, comme nous allons le voir.

Au fil du xx^e siècle, par des dénonciations virulentes et des rumeurs assassines, par la reproduction régulière des accusations de « magouilles » entre éditeurs, jurés et auteurs, est apparu un vaste sous-genre journalistique ou diaristique, ainsi qu'un bon nombre de satires, du *Prix Lacombyne* de Renée Dunan, en 1925, au *Truoc-Nog* d'Igor Gran, en 2003. L'un des derniers exemples à ce jour, pour ce qui est des diaristes, concerne le cinquième volume du *Journal* de Jacques Brenner, ancien juré Renaudot, publié en 2006 (avant les quatre autres volumes) avec le sous-titre accrocheur de « La Cuisine des prix ». C'est que, selon James F. English, les accusations de scandale continuellement formulées à l'endroit du système des prix contribuent à mettre au centre des enjeux du champ la « valeur » (symbolique ou économique) des prix, consolidant ainsi leur importance.

Fictions de la vie littéraire

Les écrivains ont évidemment bien conscience de l'enjeu de la valeur des prix. Ils participent eux-mêmes aux débats sur cette valeur en donnant interviews et articles dans la presse. Mais ils peuvent aussi s'emparer plus largement du thème, pour élaborer des fictions de la vie littéraire (romans, nouvelles ou récits se côtoient dans cette vaste catégorie hétéroclite). Certains mettent alors en scène les enjeux liés aux prix littéraires. Ces « romans des prix littéraires » ne constituent de toute évidence pas un « sous-genre », ni même un corpus spécifique au sein de celui des « romans de la vie littéraire ». Qui plus est, ceux de la vie littéraire ne forment pas davantage un corpus romanesque unifié. Ainsi, la qualification et les fonctions des personnages, pas plus que leurs actions, n'engagent des « cahiers de charge » propres à une orientation générique particulière, comme cela peut être le cas du roman policier par exemple.

Cependant, avec la mise en place de plus d'un personnage lié au monde littéraire et l'insistance sur l'institution propre à l'évocation des prix littéraires, ces livres penchent du côté de l'analyse des rouages sociaux de la littérature. On peut même aller un cran plus loin, en avançant que, bien souvent, la mise en récit de l'attribution des prix ne se limite pas à un décodage neutre de la vie littéraire mais mène au registre satirique. On sait qu'au sein des romans de la vie littéraire, une proportion importante tend du côté de la satire. Mais cette tendance est encore accentuée pour les romans traitant des prix. Doit-on voir dans la propension à la stéréotypie des personnages, qu'induit généralement la satire, une manière de souligner les enjeux littéraires que les romans entendent mettre en fiction ? La lecture à clés, tentante pour certains de ces romans, pourrait aussi expliquer la plume satirique de leurs auteurs. Ces questions devraient être plus longuement développées. Néanmoins, décrivons plus en profondeur le mode de fonctionnement de ces romans sur les prix littéraires.

D'après un premier repérage, il n'y a finalement que peu de romans dont la totalité ou un pan significatif de l'intrigue s'articule à la question des prix littéraires. Citons rapidement : Renée DUNAN, *Le Prix Lacombyne*, Paris, Éditions de l'ÉPI, 1924 ; SAINT-LORGES, *Le Prix Goncourt*, Monaco, Éditions du Rocher/Jean-Paul Bertrand éditeur, 1993 ; Pascal LAINÉ, *Sacré Goncourt !*, Paris, Fayard, 2000 ; Igor GRAN, *Le Truoc-nog*, POL, 2003 ; Vincent RAVALEC, *et al.*, *Des nouvelles du Prix de Flore*, Paris, Flammarion, 2004 ; Olivier DELORME, *Comment je n'ai pas eu le Goncourt*, Paris, H&O, 2009. On pourrait y ajouter les pièces de théâtre d'Édouard BOURDET, *Vient de paraître*, 1927 et de GYP, *Le Prix Gontard*, Flammarion, 1919(?). Cette liste n'est évidemment pas complète, même si elle a peu de chances de prendre une réelle ampleur.

Ces textes mettent en scène un univers littéraire en ébullition, peuplé d'ambitieux qui parlent et négocient avec plus de fougue que les boursicotiers les plus âpres au gain. Tous ces personnages pourraient prendre comme devise l'apostrophe lancée par l'héroïne du *Prix Lacombyne* : « Manie-toi ! » (PL, 4). Les textes eux-mêmes, pour donner forme à cet incessant commerce, s'agitent et se dépensent sans compter, multipliant les personnages et les scènes⁴. Douze pages suffisent à Saint-Lorges dans *Le Prix Goncourt* pour évoquer 36 personnalités littéraires⁵ ; il dépasse ainsi Renée

⁴ Deux exceptions notables : les romans de Lainé et de Gran.

⁵ p. 13-25. Ces pages correspondent à peu près au deuxième chapitre, dans lequel le récit se met véritablement en branle, suite à la décision de François Nourissier de démissionner de l'Académie Goncourt, racontée dans le chapitre précédent.

Dunan qui ne peut, dans le même nombre de pages, nommer plus de trente personnages⁶. Plus fort, Vincent Ravalec dépasse la cinquantaine, dans sa contribution (douze pages toujours) aux *Nouvelles du prix de Flore*. Les logiques qui président à ce foisonnement de personnages varient d'un texte à l'autre⁷, toutefois certains traits partagés esquissent une tendance forte.

Si, en faisant abstraction de l'intrigue spécifique à chaque roman, on se place à un niveau très général, on constate que ces textes se structurent autour de l'opposition frontale entre écrivains et jurés. Cependant, la multiplication des personnages brouille ces lignes de démarcation et évite ainsi partiellement le recours à des « personnages représentatifs » d'un des deux camps. Il y a « des » écrivains, « des » jurés, « des » éditeurs et ces agents cumulent carrière littéraire, chroniques dans les médias et positions dans le milieu de l'édition. En s'ouvrant, par le bas, à une vaste cohorte de figurants, en confondant les rôles « institutionnels » de ceux-ci, les fictions de prix littéraires laissent entrevoir la complexité des interactions animant le monde littéraire, sapent la trop grande limpidité de leur discours *sur c'est-à-dire contre* les prix. Sans aller jusqu'à postuler que l'accumulation de tous ces noms de personnages entraîne un jeu formel rendant le sens du texte indécidable, nous verrions néanmoins, dans cette agitation, une sorte de contre-discours interne, lequel laisse entendre : « tout n'est pas si simple que je le dis, dans le monde des prix ».

Qu'ils entendent ou non dénoncer le pouvoir des apparatchiks de l'institution, les fictions de prix littéraires visent à identifier les acteurs importants et glissent ainsi, insensiblement, vers l'équivalent narratif du *Who's who*. L'intérêt réside dans l'exhibition d'une forme spécifique de pouvoir, propre au capital social. Cette exhibition prend deux formes : au sein du récit lui-même, en premier lieu, par le compte rendu des interactions et tractations entre écrivains, jurés et éditeurs. Dans l'affirmation d'une autorité narrative spécifique, en second lieu, d'une expertise au sujet de l'univers littéraire. Pouvoir nommer les acteurs pourvus de nombreuses relations, identifier leurs alliés ou reconstituer leurs échanges : ce savoir endogène sur le capital social est une des conséquences du capital social. Ironiquement, cette connaissance est, dans la plupart des cas, acharnée à se détruire elle-même, à dénoncer ce pouvoir illégitime.

On constate que ces romans suggèrent l'exploration fictive de ce que nous présentions comme une piste particulièrement prometteuse pour l'étude des prix littéraires : l'analyse du pouvoir du lien social, de l'entregent des jurés et des écrivains tentant d'être couronnés. Examinons plus en détail l'un de ces romans, *Le Prix Lacombyne* de Renée Dunan, qui met en scène ce réseau socio-littéraire.

Le Prix Lacombyne

Par le titre comme par la construction de l'intrigue autour de la course aux prix, Dunan signale nettement sa volonté de travailler une topique qui était alors au cœur des débats littéraires. De la polémique au sujet du Goncourt attribué à Proust, en 1919, à celles suscitées par la création des prix

⁶ Le « sommet » de vingt-neuf semble atteint dans le quatrième chapitre, intitulé « Les candidats » (*PL*, 45-56).

⁷ Nomination de personnalités connues, de manière tantôt hostile (Saint-Lorges), tantôt euphorique (Ravalec et ses comparses des *Nouvelles du Prix de Flore*). Chez Dunan, l'onomastique joue la carte des calembours (Jos Foutriq, Pantaléon Moches, Omicrott) ainsi que de la fiction exacerbée (et de ce fait problématique : Apétyl Zinge, Babole, Florent Nebibton, Siegfried Lumâges, moins immédiatement réductibles à des connotations évidentes, laissent planer la possibilité d'autres codes).

Balzac et Flaubert, tous deux nettement manipulés par leurs créateurs respectifs⁸, la chronique littéraire française des années vingt fut régulièrement troublée par les accusations de scandaleuses manœuvres de la part des éditeurs. En toile de fond de ces événements, l'importance grandissante des prix dans le champ littéraire et dans les médias en fait un objet incontournable des discours sur la littérature contemporaine, tout au long de l'entre-deux-guerres⁹.

À première vue, le roman de Dunan paraît reconduire de façon univoque les principales charges contre les prix et caricaturer plusieurs situations contemporaines, au risque d'être prisonnier d'une actualité éphémère. Le portrait du baron Combyn, né Léonard Pana, enrichi dans la vente de la Fleur artificielle, qui fonde un prix littéraire afin de soutirer des pots-de-vin aux auteurs riches et éditeurs, rappelle à divers égards les entreprises de La Gaudinière¹⁰. Les charges satiriques contre la vénalité des jurés¹¹, les hypocrites visées des candidats et les intérêts des éditeurs, ces « illustrissime[s] marchand[s] de papier imprimé » (PL, 68), s'inscrivent pour leur part dans la dénégation générale du rôle de l'argent et des relations dans la vie littéraire. La décision de placer un couple d'écrivains au cœur du système des personnages permet pour sa part de tirer profit du scénario élémentaire du roman sentimental — une menace extérieure venant mettre à l'épreuve la force du lien amoureux —, pour sursignifier l'opposition entre pureté, partage, confiance et intérêts, rivalités, ambitions secrètes. Enfin, le privilège accordé à la voix du « grand critique », Apétyl Zinge, qui s'oppose avec véhémence aux prix littéraires, « la plus ignoble chose des temps modernes » (PL, 93), donne forme, au sein même du roman, à l'opposition entre critique et prix littéraires, développée à la même période¹², alors même que, dans les faits, le personnel qui compose les jurys de prix est majoritairement formé de critiques...

Dans cette optique, le roman ne serait guère plus qu'un centon composée à partir des pièces rapportées, telles quelles, des discours contemporains. Or, s'il y a satire, qui brocarde avec force les prix littéraires, elle n'est pas de ce type qui dénonce l'inauthenticité de la vie littéraire sans assumer l'exercice de la littérature. Sous l'apparente simplicité du propos, les oppositions binaires, un examen plus attentif découvre nombre de traits complexes, de tiraillements et contradictions, portés par un véritable travail du texte. Plusieurs pistes seraient à développer pour confirmer cette intuition. Pointons notamment les postures des personnages, avec l'hypothèse que le personnage d'écrivain fictif pourrait être un moyen de retravailler ou de valoriser la posture de l'auteur. Néanmoins, l'étude

⁸ BOILLAT, G., « Le Grand prix Balzac 1922 », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 83, n° 5-6, 1983, p. 881-908 et BOILLAT, G., « Le grand prix Balzac 1922 (suite) », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 84, n° 4, 1984. Le prix Flaubert, doté d'une récompense de 45 000 francs, récompensa en mai 1923 trois écrivains, dont un certain La Guérinière, dont on découvrit, dès le lendemain, qu'il avait lui-même financé le prix, sous le nom d'emprunt de Gaston Durand.

⁹ CARBONNEL, M., « Juges contre jurés. Les critiques et les prix littéraires (1903-1932) », *Mil neuf cent*, n° 26, 2008, p. 31-50. Voir aussi DUCAS, S., « Prix Goncourt et reconnaissance littéraire : l'écrivain et ses stratégies d'accès à la consécration », dans MAUGER, G., (dir.), *Droit(s) d'entrée*, Paris, Maison des Sciences de l'homme, 2006, p. 159-173 ; GRISONI, D.-A., (dir.), *Goncourt, Cent ans de littérature*, Paris, Noësis, 2003 ; ASHLEY, K., (éd.), *Prix Goncourt, 1903-2003 : essais critiques*, Oxford/Bern : Peter Lang, Modern French Identities – 23, 2004 ; CABANES J.-L., DUFIEF, P.-J., KOPP, R., MOLLIER, J.-Y. (dir.), *Les Goncourt dans leur siècle. Un siècle de « Goncourt »*, éditions du Septentrion, 2005.

¹⁰ Un autre roman, publié en 1925, tire du millionnaire avide de prix littéraires les principaux éléments de son canevas; il s'agit de *Couronné par l'Académie Goncourt*, de Charles Régismanset.

¹¹ Du tout premier juré à qui Dany rend visite, Siegfried Lumâges, « aimable vieillard sceptique et voluptueux » (PL, 29), on dit : « il était honnête et restait un des trois ou quatre [jurés] qui n'acceptaient que médiocrement d'argent des éditeurs, et peu de cadeaux des auteurs. » (PL, 30).

¹² CARBONNEL, M., *op. cit.*

des personnages isolés ne permettrait pas de rendre raison de la structure des oppositions au sein de la narration.

Le GREMLIN (Groupe de REcherche sur les Médiations Littéraires et les INstitutions¹³) a proposé de recourir au concept de configuration fictionnelle. Celle-ci est une manière de travailler non pas seulement sur « une position », mais sur une pluralité de positions, abordées dans leur interaction, leur dynamique évolutive, en employant pour ce faire les moyens de la fiction, dont ceux du personnel romanesque. Décrire les interactions de différents personnages au sein d'une fiction ayant pour toile de fond le fonctionnement du champ littéraire serait une manière pour les écrivains de produire et contrôler leur représentation du monde littéraire et la transmission de celle-ci. L'analyse de ces configurations offre aux chercheurs soucieux d'inscrire leur travail au sein d'une « science des œuvres » un moyen de penser et d'interpréter la position d'un auteur à travers son texte, en tenant compte bien entendu des multiples médiations entre le champ, l'auteur et le texte¹⁴.

Liens et figurations du lien

Les trois pistes de recherche sur les prix littéraires présentées dans ce texte (interconnexion des jurés, analyse sérielle du discours médiatique et étude des figurations littéraires) ont pour point commun de concevoir la littérature comme une pratique sociale, inscrite dans un espace et une époque. Qu'il s'agisse des jurés ou des discours sur les prix, tous sont pris dans un maillage social et sémiotique, qu'il ne faut ni ignorer ni isoler l'un de l'autre.

Björn-Olav Dozo¹⁵ – Université de Liège, avec Michel Lacroix (UQAM)

¹³ Voir leur site,

¹⁴ À ce sujet, voir l'article du GREMLIN, « Sociocritique, médiations et interdisciplinarité », *Texte*, n 45-46, 2009, p. 177-194. URL : <http://hdl.handle.net/2268/31822>.

¹⁵ Ce texte reprend des pistes proposées dans différents articles écrits avec Michel Lacroix, que je remercie vivement pour ces collaborations. Voir notamment Björn-Olav DOZO, « Profusion et interconnexions des prix littéraires francophones », *Culture*, octobre 2009, http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_132107/profusion-et-interconnexions-des-prix-litteraires-francophones ; Björn-Olav DOZO et Michel LACROIX, « Petits dîners entre amis (et rivaux) : prix, réseaux littéraires et stratégies de consacrans », *COntEXTES. Approches de la consécration en littérature*, n° 7, mai 2010, <http://contextes.revues.org/4646> ; Björn-Olav DOZO et Michel LACROIX, « “Le lieu géométrique de toutes les agitations” : écrivains fictifs et prix littéraires, de Renée Dunan à Vincent Ravalec », dans Björn-Olav Dozo, Anthony Glinoeur, Michel Lacroix (dir.), *Imaginaires de la vie littéraire. Fiction, figuration, configuration*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, coll. « Interférences », p. 217-236. Voir enfin notre carnet de recherches : <http://prixlitteraires.hypotheses.org/>.